

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 13

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ton cousu de fil blanc du caleçon des grandes ; bouton de nacre pour chemisettes, ou d'étoffe grise pour les gants ; je vous y vis surtout, vieux amis, *moules* de bois recouverts de cretonne, vous qui *mouriez boutons pour rendre toupies* grâce à la vertu d'un bout d'allumette. Et vous autres, tombés, avec des inscriptions anglaises, d'un pantalon médical ; et moi aussi, bouton à la soie élimée d'une redingote pastorelle ! Eh ! oui, tous, vous dis-je, tous, ô boutons de village, nous vous tenions dans nos mains de gosses ! Et nous y prenions plaisir, car vous étiez toute la vie, tout le jeu : *le péta-contre*.

Il s'agissait pour les joueurs de lancer tour à tour chacun son bouton contre une porte de grange et ensuite d'évaluer la distance entre les points de chute. Puis on pidait¹ ou, si vous l'ignorez, on mesurait avec les pieds et avec les mains : « 7 pieds, une main, 3 doigts ». L'estimation la plus exacte faite avant le contrôle désignait le gagnant. On le payait en boutons, selon les erreurs commises par les perdants.

On appelait *bombes* certains boutons fort estimés pour lancer contre la paroi. Ils provenaient des tuniques militaires — *bombes creuses* — ou des capotes — *bombes pleines* —. Ils avaient la blancheur de l'infanterie, le doré à grenades de l'artillerie, les haches des sapeurs. Et perdre sa bombe, c'était perdre son drapeau, son honneur. Le jeu n'était pas sot. Que de particuliers, de diplomates, de peuples sauraient mieux estimer les distances s'ils avaient joué au péta-contre du Pays de Vaud.

Il y avait aussi le temps des haricots. De toutes couleurs, de toutes dimensions, ils s'accumulaient dans nos poches orgueilleusement gonflées, et parfois ils les laissaient sinistrement vides.

Nous jouions à *la Dame*. Chacun avançait un certain nombre de haricots dont on formait un cercle sur un endroit plat. Au milieu, on mettait *la Dame*, un petit, rond, mi-partie jaune et blanc. Puis, d'un gros *Soissons* mis entre le pouce et l'index formant catapulte, on tâchait d'atteindre la Dame ou tout au moins quelques pièces. On gagnait ce qu'on pouvait faire sortir du cercle. Si la Dame était projetée en dehors, le vainqueur ramassait tout. Cela ressemblait au jeu des billes.

Mais nous avions mieux encore : Un joueur se présente à un autre, la main fermée et pleine de haricots. Alors s'engage ce dialogue :

Le premier : Chevalière ?

Le second : Chandron.

Le premier : Combien ?

Le second : Montra.

Le premier : Pa la pina.

Le second cite un chiffre. On vérifie le contenu. Si le deuxième a deviné exactement, il reçoit la poignée. En cas d'erreur, il paye la différence. A la demande de « Montra », le premier doit ouvrir la main un instant, mais seulement s'il a plus de dix haricots, et alors le second dit le chiffre qu'il estime avoir vu. Pour égaliser les chances, et par courtoisie de chevalier, il était d'usage de poursuivre un moment le jeu entre les deux mêmes. S'il refusait de jouer, l'interpelé brisait net le dialogue : « Chevalière ? — « ... Cambonne² ? »

Alors, on n'entrant pas en matière.

(A suivre.)

Ave.

LA DISPARITION DE LA BOURGEOISIE

(Extrait de la dernière « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser).

DANS trop de nos villes et bourgades vaudoises, les vieilles familles bourgeoises disparaissent les unes après les autres, attirées par la tentacule de localités plus grandes ou frappées d'extinction. Feuillez les savants cahiers du Bureau fédéral de statistique et vous serez frappés de voir combien la propor-

¹ Pider : mesurer avec les pieds. Dans notre cas, les mains qui se sont ajoutées viennent du singe plutôt que de l'étymologie.

² Comme d'habitude, Cambonne est un peu là pour sauver l'honneur.

tion des bourgeois dans la plupart de nos chefs-lieux de district, est minime (pour ne pas dire parfois inestimable) en regard des non-bourgeois. Il faut dire aussi que le non-bourgeois Vaudois ou Confédéré, sollicite très rarement son admission à la bourgeoisie de la commune où, cependant, sa famille est fixée souvent depuis plusieurs générations. Cela coûte cher, le canton de Vaud a un système de naturalisation fort différent de celui de beaucoup d'Etats confédérés ; ce système ne facilite pas la naturalisation des ressortissants du canton désireux d'acquérir une nouvelle commune de bourgeoisie, ou des Confédérés. Et notons, à ce propos, en passant, que le projet de loi sur la naturalisation suisse, pendant devant les chambres fédérales, s'il favorise, et énormément, le candidat étranger, n'aura aucune répercussion sur les ressortissants du canton ou des Confédérés. Si l'effectif des non-bourgeois subit quelque modification, ce ne sera certes pas par l'afflux de candidats ressortissants du canton ou Confédérés.

» Nous disions donc que l'élément bourgeois était en forte diminution, si ce n'est en quasi-disparition, dans plusieurs communes importantes. De nos dix-neuf chefs-lieux de district, six seulement ont à leur tête un de leurs bourgeois : à Vevey, Nyon, Avenches, Cully, Château-d'Oex et Le Chenit. Au reste, pour ces deux dernières localités, jamais un « Damouna » (habitant du Pays d'Enhaut) et un Combier ne concevraient qu'on pût choisir un syndic parmi les « étrangers », — ce qui désigne tout simplement les non-bourgeois, vinsent-ils du village d'à côté... »

LE BULLETIN METEOROLOGIQUE

A, c'est une sale blague, se dit Jean Laveine, en rentrant dans son bureau. Il était rédacteur en chef du *Triple Echo*. Son directeur venait de l'appeler et lui avait tenu le langage suivant :

— Voilà, mon cher. Il nous faudrait tous les jours un bulletin météorologique. Ça manque. Plusieurs fois déjà des lecteurs m'en ont parlé. Ouvrez donc une petite rubrique. Hein ? ce n'est pas difficile. Tous les journaux ont ça...

Sans doute ce ne devait pas être difficile. On peut consulter sur les tendances du temps le baromètre enregistreur de l'opticien de la Grande Rue, quand celui-ci n'a pas oublié de remonter sa mécanique ou de mettre de l'encre dans le petit godet.

Jean Laveine ouvrit sa fenêtre, examina le ciel et se rassit pour écrire : *Prévisions du temps*. Il eut beaucoup de mal à accoucher de trois lignes. Après force ratures il se décida pour la formule suivante :

« Temps brumeux, vent variable, faible ; quelques ondées à caractère orageux ; soleil intermittent. »

Le lendemain, il en fut ainsi. Encouragé, Jean Laveine continua à donner tous les jours des pronostics qu'il écrivait au petit bonheur ; jamais il ne commit d'erreurs graves et jamais aucun lecteur ne réclama. Si bien que pour organiser son travail d'une manière rapide et agréable, il prit le parti d'inscrire une cinquantaine de formules sur de petits billets qu'il plaça dans un boîte *ad hoc*. Chaque matin, il les remuait, en tirait un au hasard et envoyait le gagnant à l'imprimerie.

Et les bulletins météorologiques se succéderont ainsi à la plus grande satisfaction des lecteurs.

Il y avait près de deux ans que cela durait, quand un matin on annonça au rédacteur en chef un visiteur qui fit passer sa carte :

MODESTE SAVOIR
Directeur du Super-Observatoire international

— Diable, diable ! se dit Jean Laveine, mauvaise affaire ! Faites entrer.

Monsieur Modeste Savoir se présenta très aimablement.

— Monsieur, dit-il, vous connaissez notre Ob-

servatoire et vous avez à quels travaux il se livre. Depuis que j'étudie les questions météorologiques je n'ai rencontré chez aucun de mes confrères de pronostics aussi justes que les vôtres. Moi-même je n'ai jamais obtenu de résultats aussi remarquables.

Je dois vous dire que depuis un an je suis votre bulletin avec attention. C'est lui qui a donné le plus faible pourcentage d'erreurs. Je viens donc, au nom de la science, vous demander quelques renseignements sur vos procédés et sur les appareils de précision que vous employez.

Accablé par cet éloge imprévu, Jean Laveine demeura une minute et demie sans pouvoir répondre. Son visiteur n'était-il pas un humoriste ? Mais non, Monsieur Modeste Savoir était l'homme le plus sérieux du monde.

— Mon Dieu, Monsieur, finit par dire Jean Laveine, vous me comblez... mais vraiment, je n'ai pas grand mérite. J'arrive à cela par un sorte d'intuition... je regarde le ciel... j'observe.

— Prétendriez-vous posséder un diagnostic spécial en la matière. Ce serait alors un cas de connaissance vraiment supra-normale.

— Hé ! hé ! peut-être, mon cher confrère, s'hasarda Jean Laveine. J'ai beaucoup observé et j'ai noté mes observations.

Monsieur Modeste Savoir manifestait une impatience légitime ; il tenait pour tout à fait insuffisantes les explications qu'on voulait bien lui donner et sortant de son attitude courtoise se montrait légèrement agacé.

Amusé par la naïveté de son interlocuteur, mais excédé aussi par ses importunités, Jean Laveine finit par sortir de son tiroir la fameuse boîte.

— Ceci est tout mon Observatoire — Agitez avant de s'en servir ! — Voulez-vous connaître le temps qu'il fera demain, mon cher confrère, tirez vous-même...

Monsieur Modeste Savoir prit un bulletin, le déplia et lut :

« Température légèrement en hausse. Nuages à l'est avec éclaircies. Pluies à l'ouest. »

— Et voilà, dit Jean Laveine. Ce n'est pas plus difficile que cela. Vous avez maintenant tout mon secret...

Monsieur Modeste Savoir protesta au nom de la science et se retira très fâché, persuadé que le rédacteur en chef avait, tout en se moquant de lui, refusé de lui dévoiler une mystérieuse découverte scientifique.

Et le *Triple Echo* continua comme par le passé à donner des prévisions météorologiques d'une qualité très supérieure à celle de tous les Observatoires de la terre.

Un niais rappelait à Madeleine Brohan ses succès passés et lui disait :

— Que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été.

Madeleine Brohan répondit :

— Mais si ! On peut avoir été un imbécile et l'être encore !

LA CRAVATE

Si on consulte les Messieurs qui se placent d'un peu de recherche dans la mise, la plupart vous diront que la cravate n'est pas un vilain accessoire de toilette, que sa nuance, son genre ne sont pas indifférents qu'ils doivent s'harmoniser avec la physionomie et l'allure des individus, et que ce bout d'étoffe claire ou voyante selon le goût de chacun, fait un peu partie de la personnalité de celui qui le porte.

Tout le monde connaît la cravate de Dr roulède et on n'imaginait pas le barde patriote qui priva de cet ornement qui donnait un caractère à son visage typique. M. Le Bargy, quand il jouait, avec l'élegance que l'on sait, les jeunes premiers, lança un certain nœud aux coins repliés qu'il a conservé, et qui obtint un succès énorme. M. Paul Deschanel fut un des premiers à adopter cette mode.

Comment imaginer le chansonnier Fursy sans sa légendaire lavallière, et M. Mussolini sans l'étrange petit ruban noir qui rappelle beaucoup plus un lacet qu'une cravate ?...